

I

CHEVILLES

Les cheveux collés par les embruns en travers du visage, elle observe la mer. Très vite, les pieds s'aventurent dans l'écume, elle avance pour sentir la fraîcheur lui envelopper les chevilles... Ce matin encore, elle a espéré un signe de l'éditeur : le précédent coup de fil l'a laissée inerte sur le carrelage froid de l'entrée, incapable de respirer davantage. Il a pourtant fallu se relever, calmer l'amertume en tournant une cuillère dans le café sans sucre.

« Ça n'attire pas le lecteur, faut pas lui raconter une histoire ! Parle du réel ! » lui a lancé l'éditeur.

Mais que faire d'autre que se raccrocher aux histoires ! Que sait-on au rythme de la phrase : c'est là un acte intime dont l'absurde nécessité emmène le lecteur !

« Tu t'isoles ! les gens de ton espèce attirent un temps, mais on s'en éloigne vite. »

Sa capacité à garder du mystère, à retenir du langage fait peur. Quoi partager ? La solitude occidentale à assumer à tout prix pour aimer les autres, c'est raisonnable ! Elle, elle veut tout : la vie de groupe, le sens et le goût de vivre dans l'échange. Pas d'isolement apparemment, jamais d'isolement. Et elle doit l'écrire.

Quand Paul l'a croisée dans la rue, il a regardé ses chevilles fines, fragiles jointures qui trahissent l'être et qu'elle cache sous des pantalons vigoureux : sa démarche ne peut pas laisser cet homme indifférent ; il apprécie les femmes qui laissent entrevoir un paradoxe dans leur façon de vivre, plutôt involontairement bien sûr ! Il a d'emblée aimé ce corps qui lui paraissait frêle alors que sa nudité approchée plus tard révèle une solidité presque masculine ! Curieuse femme qui affirme son autorité à vivre et uniquement cela... Il l'a rencontrée par hasard en rejoignant des collègues du bureau dans un café pour le déjeuner. Pourtant, après l'avoir abordée – il l'a d'abord suivie pendant quelques minutes – plus rien de ce que l'on nomme l'habitude n'y a plus ressemblé. Elle lui a vite appris à ne plus supporter la répétition, à mesurer chacun de ses actes et même

de ses gestes. Et il est patiemment devenu attentif à ne pas commettre d'erreurs dans ses jugements et ses choix. « Nous pourrions déjeuner ensemble ? » a-t-il lancé ; l'invitation en pleine rue passe bien pour incongrue de la part d'un inconnu : elle a ralenti le pas, puis elle s'est retournée sans s'arrêter vraiment. Elle l'a dévisagé, surprise mais avec un regard curieux, un éclat marron en amande tenté par la découverte, peut-être l'aventure, il n'en sait, lui, pour le moment fichtre rien ! Il se sent ridicule, malpoli, grossier, mais déjà incapable d'y renoncer.

« C'est une étrange habitude d'aborder une femme ainsi ? » Elle semble hésiter : « Votre tremblement vous sauve, j'accepte. Ici, demain. » Elle tend le menton vers la brasserie qui défile sur le côté. Toujours en avançant, elle rajoute, le visage à nouveau tourné vers la rue : « À midi. » Il regarde la foule ; le visage de la femme aperçue ne s'effacera plus. Il est gravé dans le bitume. Il revoit les cheveux modestes laissant dépasser l'œil lumineux, profond ; qu'espère-t-il ?

Et puis, il se souvient des chevilles pressées, aiguës, affairées : elles trahissent un tumulte intérieur, il en est persuadé. Il faut la connaître. On verrait pour le reste.